



HISTOIRE DE LA TACTIQUE, DE GUIBERT À NOS JOURS

« **L**a guerre ne donne pas l'éducation militaire ; elle ne fait que la perfectionner ; elle ne sert même presque de rien si l'on n'y joint pas l'étude des principes. Il est donc nécessaire d'étudier la guerre avant de penser à la faire, et de s'appliquer toujours et sans cesse lorsqu'on la fait ». Cette maxime du chevalier de Folard (1669-1752) conserve toute sa pertinence et introduit idéalement le sujet couvert par cette nouvelle Lettre de la doctrine.

La perspective d'un affrontement majeur et d'une bataille décisive s'était éloignée depuis maintenant presque trois décennies. Les opérations auxquelles l'armée française a participé depuis, ont progressivement conduit les forces terrestres à reporter leurs efforts de formation, d'entraînement et de préparation opérationnelle vers des défis beaucoup plus immédiats, perdant de vue par manque de temps et de ressources, la possibilité d'avoir à affronter dans un futur proche un adversaire de même pied, ou au minimum dissymétrique. Il serait excessif d'affirmer que durant cette période, la pensée militaire et stratégique a été absente dans l'armée de Terre. Toutefois, peu d'officiers ont réellement eu le temps et l'opportunité de publier des ouvrages portant sur la tactique, ses constantes, ses ruptures et ses évolutions probables. Or cette production intellectuelle est indispensable à l'émergence de véritables débats constructifs autour de la contribution essentielle de l'armée de Terre au succès stratégique. En expliquant l'incapacité de l'armée française à passer à l'offensive dans la Somme en juin 1940, le général André Beaufre commentait : « *Nous récoltions là les conséquences logiques de vingt années d'erreur de doctrine...* ». Notre histoire militaire nous montre ainsi qu'à la guerre, lorsque la pensée tactique est déficiente, la valeur des hommes et des équipements ne suffit pas à garantir l'atteinte des objectifs politiques fixés aux forces armées.

C'est pourquoi le CDEC, orienté par les travaux prospectifs de l'EMAT, constitue aujourd'hui un vecteur essentiel contribuant à relancer des réflexions fondées sur l'étude de l'histoire militaire et du retour d'expérience, d'où découlera le futur cadre d'emploi des forces terrestres.

Ainsi que l'affirmait le premier directeur de l'Ecole supérieure de guerre en 1877, le général Jules Lewal : « *La tactique doit se transformer d'âge en âge. En tactique il ne suffit pas d'imiter, de se tenir à hauteur des autres, de copier servilement des instructions. Il faut innover* ».

Cette Lettre porte donc sur l'évolution de la tactique depuis le XVIII^e siècle. Ce bref aperçu constitue ainsi un préalable indispensable, permettant de poser le cadre des réflexions plus larges actuellement conduites par le Centre dans ce domaine.

Bonne lecture.

Général Pascal FACON

HISTOIRE DE LA TACTIQUE, DE GUIBERT À NOS JOURS

Par le colonel ® Claude FRANC de la division Doctrine

« La guerre, un art simple et tout d'exécution »

Napoléon



Jacques-Antoine-Hippolyte,
comte de Guibert (1743-1790).

Parfois décriée comme relevant des arts mineurs, seule la stratégie étant aux yeux de ses détracteurs digne d'intérêt, la tactique constitue néanmoins le fondement essentiel de l'action guerrière. Art ou science ? Le débat, essentiellement hérité du siècle des Lumières¹, n'est pas là. Étroitement appliquées au terrain, rigoureusement exécutées, les conceptions tactiques décident toujours du sort de la bataille : choix d'une position [l'abandon du plateau de Pratzen par l'Empereur], rôles respectifs de l'infanterie et de la cavalerie [l'enroulement des *tercios* espagnols par la cavalerie de Condé à Rocroi], emploi du feu de l'artillerie [la grande batterie à Wagram], pour ne considérer que quelques exemples anciens. Cette bataille, gagnée ou perdue au niveau tactique, peut avoir des conséquences incalculables au niveau politico-stratégique. C'est la charge furieuse des cavaliers de Sobieski contre les troupes turques de Kara Mustapha Pacha, sous Vienne en 1683, qui scelle pour plus d'un siècle le sort de

la puissance ottomane en Europe ; les judicieuses dispositions prises par le maréchal de Villars à Malplaquet en septembre 1709 permettent à Louis XIV de sauver son règne ; la même année, la journée de Poltava efface la Suède des puissances européennes et consacre l'avènement de la Russie ; Fontenoy, en 1745, place Louis XV en position d'arbitre des puissances européennes et consacre l'apogée de la France monarchique. Ce sont les redoutes construites par les Russes avant la bataille qui ont eu raison des attaques suédoises à Poltava et c'est en écrasant la colonne Cumberland que Maurice de Saxe a enlevé la décision à Fontenoy.

À partir de ces exemples du Grand Siècle, le présent article se propose de retracer à grandes lignes l'évolution de la tactique de Guibert à nos jours, en dégagant les permanences que l'on y observe et les grandes ruptures qui se sont produites. Plusieurs raisons militent pour prendre comme point de départ de cette réflexion la seconde partie du XVIII^e siècle. En premier lieu, avant cette période, sauf cas exceptionnels, la manœuvre est réduite à sa plus simple expression du fait de l'indissociabilité des armées qui agissent toujours groupées en une masse unique et sur une seule direction ; d'où le succès de la guerre de siège en vogue à cette époque, donnant lieu à des manœuvres lentes dans des espaces étroits. En second lieu, c'est alors qu'apparaît un véritable renouveau de l'art de la guerre avec une nouvelle génération d'écrits et traités de tactique, dominés en France par Folard, Bourcet et Guibert. Enfin, de 1763, date du traité de Paris qui met fin à la guerre de Sept Ans, au 20 avril 1792 qui voit la Législative « *déclarer la guerre au roi de Bohême* », la France a connu sa plus longue période de paix depuis l'avènement d'Hugues Capet², huit cents ans auparavant. Cette période de paix est supérieure au recouvrement de deux générations de l'époque, stabilisation qui conduit à une véritable régénération de l'outil militaire par une réforme

¹ Pour le maréchal de Saxe, « *Oui, la guerre est une science, mais ses principes sont voilés, tout est obscur, tout est sombre* ». Napoléon I^{er}, artilleur de formation, emploie alternativement un mot ou l'autre, considérant qu'en fonction du niveau de responsabilité où l'on se place, chacun est nécessaire et complémentaire dans des proportions variables.

² La participation à la guerre d'indépendance américaine n'a touché qu'un très petit corps de volontaires et a surtout consisté pour la France en un effort naval.

en profondeur conduite par le comte de Saint-Germain, ministre de la Guerre de Louis XVI. C'est cette vieille armée royale, amalgamée aux jeunes et ardents bataillons de volontaires qui forme l'armée de la Révolution, creuset de l'armée impériale qui résiste pendant près de quinze ans à l'Europe coalisée.

Dans la mesure où la bataille, finalité de la tactique, vise la résolution de la guerre et ne se contente plus d'en être un épisode, les généraux en charge de la conduite des opérations cherchent les moyens de l'emporter de façon décisive. Parmi ces moyens, outre la capacité propre du chef militaire à dominer son art, deux semblent majeurs et intemporels, le nombre de combattants, qui n'a cessé de croître (« *La victoire revient toujours aux gros bataillons* », disait Napoléon), et la puissance des armes qui connaît une évolution parallèle avec les progrès techniques. Dans cette lutte multi-séculaire entre le boulet et la cuirasse, la révolution industrielle apporte un nouvel élément, la mobilité. Cette même révolution industrielle a un effet direct sur la tactique dans la mesure où, mettant à la disposition du chef militaire une gamme toujours croissante de systèmes d'armes, l'art militaire, au fil du temps, s'en trouve extrêmement complexifié.



Maurice de Saxe à la bataille de Fontenoy (11 mai 1745).

*

* *

Jusqu'au XVIII^e siècle, les grandes puissances européennes sont toutes des monarchies héréditaires. La guerre ne se fait pas de peuple à peuple, mais de prince à prince, de souverain à souverain, afin d'établir, de conforter, de renforcer ou de recouvrer ses droits dynastiques. Le but de la guerre est donc, soit la défense du « pré carré », bien temporel ancestral du monarque, soit la conquête d'une ville ou d'une province qui, après annexion, peut le cas échéant servir de gage dans le cadre d'une négociation. Il ne s'agit généralement pas de détruire une nation, ce qui aurait risqué de rompre l'équilibre européen.

Dans ce cadre stratégique, si l'on veut ainsi décrire brièvement le caractère fondamental de la guerre au XVIII^e siècle, celle-ci peut être définie comme étant une guerre limitée. Certes, ce caractère est aussi la conséquence des techniques militaires qui, en donnant à la défensive une grande

supériorité sur l'offensive, limitent les entreprises des États. Mais, il reflète surtout les conditions politiques de l'Europe du temps et s'accorde avec les idées d'une époque aristocratique et classique où la modération et la mesure constituent la règle en toute chose.

À l'époque moderne, l'avènement du feu individuel contribue à l'essor de l'infanterie, méprisée comme vulgaire piétaille au Moyen Âge, faisant dire à Montesquieu que « *plus une nation se rend savante dans l'art militaire, plus elle agit par son infanterie* ». Pour améliorer sa puissance au combat, en augmentant les effets de son feu tout en la rendant moins vulnérable aux boulets de canons, le vieux carré, pilier de l'ordre profond, se fragmente et s'étire, les bataillons se rangent en ligne les uns à côté des autres, les escadrons de cavalerie passent aux ailes de ce dispositif général et cet ensemble devient une ligne mince sur quatre rangs, puis trois. Le front des armées s'étend et il devient impossible au général d'en observer tous les mouvements de détail et de commander à la voix. Simultanément, de façon tout à fait empirique lors de la campagne de Bohême consécutive à l'abandon de Prague conquise un peu témérairement au début de la guerre de Succession d'Autriche, pour échapper à la cavalerie autrichienne lancée à sa poursuite, le maréchal de Broglie divise son armée pour la diluer dans plusieurs vallées entre la Thuringe et le Rhin : c'est la naissance, avec ces « divisions d'armée », du système divisionnaire. Il reste à Guibert à le formaliser et à le codifier. Enfin, par le choix de Gribeauval de pièces d'artillerie légères, chaque bataillon d'infanterie peut être doté de deux pièces, puis de quatre pièces déplacées et manœuvrées durant l'engagement pratiquement au même rythme que les unités d'infanterie : l'artillerie mobile est née et, comme l'écrit Guibert, elle devient très rapidement la troisième arme. C'est ce triptyque des trois armes, infanterie - cavalerie - artillerie, qui domine la manœuvre et la tactique de la Révolution jusqu'à nos jours.

À la même époque, la situation particulière de la Prusse exerce une grande influence sur sa conception de la guerre. Trop petite et ne disposant que de peu de ressources, il lui est difficile de supporter sans danger une guerre longue. Seuls de grands États structurés comme la France ou l'Autriche peuvent préférer une guerre d'usure aux aléas d'une grande bataille unique : entre la guerre de Dévolution en 1668 et la fin de la guerre de Sept Ans³ en 1763, la France de Louis XIV et de Louis XV ne connaît en un siècle que de rares périodes de paix et sort épuisée de ces luttes. Or la Prusse, désormais présente sur la scène européenne, ne dispose ni des mêmes moyens, ni de la même population, ni de la même profondeur stratégique et court le risque de s'épuiser rapidement. Il lui faut donc rechercher au plus vite la décision par la bataille⁴.



Frédéric II de Prusse
(1712-1786).

Aussi, Frédéric II, qui affirme que « *le feu est l'élément destructeur et le mouvement seul l'élément décisif* », porte-t-il tout son effort sur la mobilité de son armée et la puissance de choc. Il accroît sa capacité de manœuvre en recourant à la fois à des magasins fixes, prépositionnés en grand nombre dans des places fortes, et des convois mobiles. Il donna ainsi à son armée une nouvelle liberté d'action, la possibilité de modifier sa ligne de communication et de couvrir des étapes de vingt kilomètres. Il augmente sa puissance de choc en proscrivant la charge de la cavalerie au pas, au trot ou en fourrageur, et en lui substituant la charge au galop, en masse serrée et alignée sur trois rangs.

Enfin, le roi de Prusse adopte un procédé de combat nouveau : l'ordre oblique, qui consiste à utiliser la formation linéaire pour porter son effort principal contre une aile de l'ennemi. Au lieu de l'aborder de front, là où il déploie le maximum de feu, il l'attaque

³ Guerre de Dévolution, guerre de Hollande, guerre de la ligue d'Augsbourg, guerre de Succession d'Espagne, guerre de Succession de Pologne, guerre de Succession d'Autriche et guerre de Sept Ans. Elle sortait en outre de la guerre de Trente Ans dans laquelle Richelieu l'avait faite entrer en 1635, prolongée après 1648 par la guerre contre l'Espagne conclue par le traité des Pyrénées en 1659.

⁴ C'est ainsi que la Prusse sort absolument exsangue de la guerre de Sept Ans et, seule, la disparition subite du monarque russe en 1762 lui permet d'éviter le désastre.

obliquement, après avoir tenté de le tromper par une manœuvre de diversion sur sa direction principale de marche, de manière à le déborder et à menacer ses communications sans se diviser lui-même. Il déploie son armée, non pas parallèlement au front de l'adversaire, mais obliquement en renforçant l'aile portée en avant. Le centre de gravité de ses forces se trouve de la sorte déployé en face d'une aile de l'ennemi dans un rapport de forces local extrêmement favorable. Celui-là, fixé par une manœuvre d'abordage, n'a pas le temps de modifier son dispositif pour secourir l'aile menacée. Frédéric II fait alors converger les feux de son infanterie et de son artillerie sur cette aile, tandis que la cavalerie, se rabattant sur les arrières de l'ennemi, emporte la décision. C'est de cette manière qu'à Rossbach il défait séparément chacun de ses adversaires (Français de Soubise, Autrichiens et Russes) avant que ceux-ci n'aient eu la possibilité de se regrouper.

Fort des expériences françaises qu'il confronte au « modèle » prussien, Guibert, convaincu de la primauté du feu, propose un ordre mixte : la colonne de bataillon pour le mouvement, la ligne pour le combat. Pour mettre un terme aux controverses interminables entre l'ordre mince et l'ordre profond, une expérience en grandeur réelle est réalisée par le maréchal de Broglie en 1778 au camp de Vaussieux, en Normandie, où quarante-quatre bataillons d'infanterie, six régiments de cavalerie et de l'artillerie sont rassemblés. Cette expérience confirme que les évolutions en lignes minces sont lourdes et difficiles, que les colonnes serrées peuvent se déplacer rapidement et se déployer instantanément en lignes à condition de ne pas dépasser l'effectif du bataillon. C'est exactement ce qu'avait préconisé Guibert. Le corollaire en est une articulation des régiments et bataillons selon un mode ternaire de manière à pouvoir passer d'un dispositif à un autre par des mouvements simples et rapides.

Il est désormais acquis qu'une armée peut marcher en plusieurs colonnes et se déployer rapidement dès que ses avant-gardes arrivent au contact. C'est un progrès immense, car les colonnes peuvent suivre les axes de circulation le plus longtemps possible et ne se déployer que sur le champ de bataille. On ne peut donc plus refuser le combat en se couvrant par le moindre obstacle naturel, qui suffisait jusqu'alors à arrêter la progression en lignes à travers champs.



**Victor-François, duc de Broglie
(1718-1804).**

Enfin, le dernier pas de l'évolution est franchi par l'articulation de l'armée en divisions séparées par des intervalles. Pour manœuvrer avec plus de facilité, une armée doit être fractionnée et les grandes unités ainsi créées ont pour objet de simplifier les ordres de marche et de faciliter ainsi que d'accélérer les mouvements par lesquels l'armée peut prendre un ordre de bataille. Idéalement, une armée doit être composée de trois ou quatre divisions d'infanterie englobant 24 bataillons et de deux ailes de cavalerie formant chacune une division. Le maréchal de Broglie adopte une telle organisation pour son armée dès 1759, en même temps qu'il utilise des tirailleurs pour combattre en avant de la ligne et dans les intervalles.

Ces innovations sont entérinées par l'ordonnance de 1788 qui organise en France vingt et une divisions permanentes, et par le règlement de 1776 qui crée une compagnie de chasseurs au sein de chaque bataillon de ligne. Ainsi, avec l'application des

mesures préconisées par Guibert, aux armées volumineuses, lourdes et souvent non permanentes du XVII^e, succède un système d'armées professionnelles, parfois plus réduites mais dont les chefs privilégient la manœuvre et le mouvement. Les structures sont simplifiées et homogénéisées pour déboucher sur des entités tactiques interarmes capables de se déplacer et de manœuvrer de manière autonome.

L'ère de la bataille par consentement mutuel est terminée. Si l'on songe qu'elle durait depuis la plus haute Antiquité, on mesure le bouleversement que le système divisionnaire apporte à l'art de la guerre. En donnant aux États, et en premier lieu à la France, les moyens d'une puissance accrue,

cette évolution remise au musée des pratiques oubliées la conception même de la guerre limitée et introduit la notion de guerre totale qui ne va pas cesser de s'amplifier jusqu'au XX^e siècle. C'est bien ainsi que l'entendait Guibert, dont l'*Essai* ne se bornait pas à exposer des procédés de combat mais remettait en cause pratiquement toute la pratique de la guerre jusqu'au XVIII^e siècle : institutions, méthodes et doctrines

*
* *

Héritant de ce système de la fin du XVIII^e siècle, Napoléon y applique tout son « *génie militaire* » (formation scientifique et classique, sens des réalités, etc.) pour l'optimiser. Il met un terme définitif à la querelle des ordres en faisant adopter, conformément aux prescriptions de Guibert, l'ordre mince pour le déploiement au combat, la ligne, et l'ordre profond, la colonne, pour les déplacements de ses divisions qu'il a pris soin de regrouper au sein de corps d'armée, fractions interarmes permanentes de son armée, en mesure de conduire n'importe quelle action de façon autonome pendant vingt-quatre heures, grâce à la mise en place au sein de chacun d'eux d'un état-major permanent⁵. La bataille est désormais conduite au niveau du corps d'armée et les divisions sont spécifiques, soit d'infanterie soit de cavalerie, mais manœuvrent toujours en étroite coordination. Enfin, il se constitue une masse de manœuvre à ses ordres, la Garde et la réserve de cavalerie, soit un corps regroupant essentiellement les divisions de cavalerie lourde et de ligne auxquelles il assigne comme rôle de « créer l'événement » sur le champ de bataille en détruisant une formation ennemie déjà ébranlée, jamais un ennemi intact⁶. S'agissant de la lutte entre la cuirasse et le boulet, Napoléon se montre un fervent adepte du feu : il n'engage jamais une attaque qui n'ait été préparée par l'artillerie. Sa réserve dispose d'une artillerie organique, au même titre que ses corps d'infanterie. Sauf en cas de mêlée de cavalerie comme à Kranowitz sur le versant ouest de Pratzen, toutes les charges de cavalerie sont systématiquement précédées par une préparation d'artillerie (cas notamment, à Eylau, de la charge, dite des « quatre-vingt escadrons »). Dans le même esprit, il s'efforce, à la fin de l'Empire, de doter sa « grosse cavalerie », (cuirassiers, carabiniers et grenadiers à cheval de la Garde), de mousquetons, de manière à être en mesure de fixer un ennemi par le feu avant de le désorganiser par une charge, comme ce fut le cas à Eckmühl. La leçon sera perdue par Ney à Waterloo.



**Bataille d'Austerlitz (aujourd'hui Slavkov u Brna, en République tchèque)
dite la « bataille des Trois Empereurs (2 décembre 1805).**

⁵ C'est ainsi que Jomini sera un temps chef d'état-major de Ney.

⁶ Ce en quoi, l'amalgame un peu rapide entre les corps de cavalerie de l'Empire et les formations blindées de rupture du XX^e siècle est un contre sens historique et, dans une certaine mesure, une erreur.

Par ailleurs, Napoléon sait utiliser pleinement le temps et l'espace comme supports de sa manœuvre. Sa connaissance de l'ennemi, la mise à jour et le suivi de la situation lui servent à déterminer le moment opportun et le lieu du débouché. Le terrain, par la recherche de lignes d'opérations, de débouché, puis d'une ligne d'arrêt constitue le support actif de sa manœuvre : lors de la campagne de 1805, le débouché de la totalité de la Grande Armée par colonnes de corps d'armée (les « *torrents de l'Empereur* », venus à marches forcées par des itinéraires préparés⁷ des côtes de la Manche et de la mer du Nord) au sud de la Forêt Noire, laquelle avait masqué ses mouvements à Mack, constitue l'élément déterminant dans la manœuvre d'Ulm. En permanence, son mouvement débordant vise à amener de lui-même l'ennemi sur le terrain qu'il a choisi ; c'est le cas à Austerlitz bien sûr, mais aussi à Friedland, à Wagram ou à La Moskova.

En matière tactique, Napoléon privilégie toujours la manœuvre sur les arrières de l'ennemi. Il s'agit de la principale forme de manœuvre napoléonienne. Les plus réussies se traduisent par les succès d'Arcole, de Marengo, d'Ulm, d'Iéna, de Friedland et de Montmirail. D'autres n'ont pas connu leur plein effet comme à Lützen et à Bautzen, où l'exploitation dans la foulée n'a pu être réalisée, ou encore à Dresde, car la cavalerie décimée en Russie n'avait été ni remontée, ni reconstituée. Une seule fois, elle s'est révélée un échec : à Saint Dizier, le rapport de forces étant trop défavorable.

Le but de cette manœuvre est d'imposer la décision à l'adversaire en le plaçant face à un dilemme sans solution : soit la reddition, soit l'acceptation de la bataille dans les pires conditions. Le général Camon qui a étudié les guerres napoléoniennes avant 1914⁸, identifie cinq avantages à ce type de manœuvre :

- simplicité, car elle donne à tous les exécutants un but unique (à ce titre, c'est une prémisse de l'effet majeur moderne) ;
- économie des forces, en amenant l'ennemi sur le terrain choisi, elle dispense de lourds dispositifs de sûreté, tout en privant l'ennemi de ses avantages ;
- liberté d'action, l'acquisition du renseignement est facilitée par la manœuvre sur les flancs et celle de l'ennemi est rendue plus difficile ;
- les résultats sont importants dans tous les cas de figure et, au mieux, décisifs ;
- enfin, elle est accessible : pratiquée depuis des temps immémoriaux, elle n'est pas l'apanage exclusif du « dieu de la guerre ».



Bataille de Champaubert (10 février 1814).

Lorsque le rapport de forces ne lui permet pas d'agir de la sorte, Napoléon opte alors pour la manœuvre en position centrale. Dans ce cas, à la différence de la manœuvre sur les arrières, Napoléon est en état d'infériorité manifeste, si bien qu'il ne peut s'engager que contre une des parties de l'adversaire. Son objectif est alors de battre successivement les corps adverses en créant une supériorité locale sur une des fractions ennemies. Le point clé sera de se trouver, d'une façon ou d'une autre, situé entre les différentes fractions ennemies, soit en s'y plaçant délibérément par un *coup offensif*, soit en exploitant une division

⁷ Ils sont reconnus, planifiés et sur chacun d'eux des réserves de fourrage sont mises en place. Se reporter à la *Lettre de l'Empereur à Daru*.

⁸ Général CAMON. *La guerre napoléonienne, systèmes d'opérations, théories et techniques*. Réédition Economica 2004. Il fut le chef de file d'une école française bénéficiant de l'apport nouveau des archives napoléoniennes et prônant une approche de Napoléon fondée non sur la bataille décisive, telle que l'avait analysée Clausewitz, mais sur la manœuvre. Outre l'ouvrage cité, il a publié également *La guerre napoléonienne. Précis des campagnes*. Paris 1999. *Librairie historique Teissedre*. Réédition.

momentanée des forces ennemies (due au terrain, à une erreur, etc.) à partir d'une position en *attente stratégique* (en fait opérative). Pour ce faire, dans les deux cas, une double manœuvre est nécessaire :

- sur le plan tactique, il s'agit de se saisir de la position centrale et d'y installer la réserve qui sera à portée rapide des points de combat les plus probables. Puis, Napoléon devra tout d'abord simultanément se couvrir face à la direction secondaire et attaquer sur la direction principale, puis se rabattre dans une attaque sur la direction secondaire ;
- sur le plan logistique, le changement du centre d'opérations, donc de la ligne d'opérations afférente représente un élément constitutif de la manœuvre générale. La protection de cette ligne et surtout son changement fera tomber la manœuvre ennemie dans le vide. La ligne d'opérations doit toujours être couverte par le déploiement même des unités.

L'exemple le plus brillant de cette manœuvre en position centrale est constitué par la campagne de France en 1814 : en état d'infériorité flagrant, Napoléon est opposé à l'armée de Bohême (autrichienne) progressant par la vallée de la Seine et celle de Silésie (russo-prussienne) progressant par celle de la Marne. En se déployant entre Marne et Seine, Napoléon, par des coups de boutoir successifs ralentit l'une et l'autre et les empêche d'opérer leur jonction. Il retente la même manœuvre en Belgique l'année suivante : étant parvenu à dissocier les armées hollando-britannique de Wellington et prussienne de Blücher à Ligny et Quatre Bras, il est finalement incapable de maintenir cette dissociation, ayant malencontreusement donné à Grouchy des ordres un peu flous.

Cette manœuvre napoléonienne donnera lieu à nombre d'exégèses, dont les plus connues sont d'une part, l'œuvre de Clausewitz, fondement de la pensée militaire allemande qui assoie tout son raisonnement sur la recherche de la bataille décisive et d'autre part, Jomini, dont l'influence sera majeure aux États-Unis et qui, au niveau tactique, privilégie l'action offensive par une attaque en colonne sur le centre et sur une extrémité de la ligne ennemie comme à Wagram. L'un comme l'autre ont toutefois beaucoup plus centré leur réflexion sur le niveau stratégique, hors du sujet de cette étude, que tactique, pour aboutir d'ailleurs à des conclusions divergentes.



Jusqu'en 1870, confrontée à des conflits extérieurs que l'on dirait aujourd'hui « asymétriques », l'armée française pratique lors de la conquête de l'Algérie puis de l'Afrique Occidentale la guerre de colonnes et d'implantation dans des « bordjs ». Contrainte de s'adapter à une forme de guérilla tant en Algérie que plus tard au Mexique, l'armée française y excelle (création et développement des unités de *Turcos*) mais, la routine du temps de paix aidant, néglige de s'adapter aux nouvelles formes de guerre mises à jour tant lors de la guerre de Sécession que lors du conflit austro-prussien de 1866. Le réveil est brutal : après quatre semaines de campagne, le 1^{er} septembre 1870, sur 84 régiments de cavalerie qu'alignait l'armée française un mois auparavant, il n'en reste que 3 ! Le sacrifice de certaines unités s'est révélé inutile : la planification, les chemins de fer, le feu ont montré leur suprématie.

La période séparant 1870 de 1914 est féconde en réflexions tactiques. S'inspirant pour une part de l'exemple prussien, l'École supérieure de guerre nouvellement créée participe à ce renouvellement de la pensée militaire en se référant à la fois aux campagnes de l'Empire, à la récente guerre franco-allemande, mais aussi à celles du Transvaal et de Mandchourie. Au-delà des principes, pérennes par essence, la doctrine tactique s'attache à rechercher des « recettes », en minimisant toutefois trop les conséquences des évolutions de l'armement qui, par sa violence démultipliée, donne au feu une suprématie incontestable. On évoque souvent, comme explication à ce hiatus, l'existence parallèle de « deux armées », l'une coloniale, habituée aux opérations contre des adversaires moins bien équipés sur de vastes superficies, l'autre métropolitaine, cantonnée dans un



**Le général Jules Lewal (1823-1908)
préside à la création et commande
l'École supérieure de guerre de 1877 à 1880.**

apprentissage académique de l'art de la guerre en l'absence de terrains de manœuvre... Le propos est sans doute réducteur, mais en pêchant par dogmatisme, au mépris des enseignements des conflits les plus récents, la pensée tactique française se fourvoie jusque dans l'excès de « l'offensive à outrance »⁹. Il ne faut cependant pas perdre de vue que ce « retour offensif » doctrinal est à la fois dû en grande partie à la réfutation de l'attitude défensive observée par Bazaine lors des combats sous Metz à la mi-août 1870, qui lui font manquer toutes les opportunités de succès notamment à Rezonville le 16 ; et qu'il s'agit d'une idée très largement partagée par toutes les grandes nations européennes avant 1914, comme en témoignent les règlements d'emploi allemands, russes, austro-hongrois ou britanniques¹⁰. L'observateur ne peut que constater que toutes les armées européennes considèrent l'offensive comme l'alpha et l'oméga de leur doctrine. Ce retour offensif de la pensée militaire française n'atteint cependant jamais le niveau caricatural qui lui est prêté plus tard, dans la

mesure où il est toujours indissociable de la notion de sûreté. La mauvaise compréhension des excès oratoires du colonel de Grandmaison ont pu impressionner les jeunes officiers, ils n'ont probablement pas atteint dans les mêmes proportions une grande partie du haut commandement. Joffre fait procéder aux premières manœuvres automobiles et logistiques, Foch insiste sur cette question de la sûreté. Partant de l'exemple de Nachod, prélude à la campagne de 1809, et du contre-exemple de la surprise de Beaumont le 30 août 1870, prémisse du désastre de Sedan, il montre comment un chef agit en sûreté dès lors qu'il dispose d'avant-gardes ayant pour fonction de le renseigner, mais surtout, en prenant le contact avec l'ennemi, de le forcer à dévoiler son dispositif. La pensée militaire française pouvait difficilement prendre le contre-pied de ce contexte général et particulier.

La sanction en est les pertes énormes du mois d'août 1914¹¹. La Grande Guerre est ainsi marquée dès les premières semaines par l'échec de tous les plans stratégiques et par une impasse tactique totale : le feu fait sentir sa tyrannie, le mythe de la « percée » ne se réalise jamais.

Mais au-delà de cette image trop connue, le colonel Goya¹² démontre comment ce conflit s'est également imposé, sur le plan tactique, comme le premier conflit moderne : la cavalerie montée n'a plus sa place sur le champ de bataille, où elle est irrémédiablement supplantée par le « moteur combattant » ; l'infanterie trouve des structures adaptées et qui perdurent encore aujourd'hui : la plus petite cellule de combat devient organiquement le groupe de combat, commandé par un sous-officier¹³ et articulé autour d'une arme automatique. Malgré bien des différences entre



Char Saint-Chamond.

⁹ Non sans quelque opposition. Les aphorismes de bon sens de Pétain (« *Le feu tue* ») ou ironique de Lanrezac (« *Attaquons, attaquons... comme la lune !* ») sont connus.

¹⁰ On se reportera utilement, pour des comparaisons éclairantes, aux différents numéros de la *Revue Militaire des Armées Étrangères*, publication de l'état-major français qui analyse toutes les évolutions des principales armées voisines.

¹¹ 300 000 tués d'août à décembre 1914, mois le plus sanglant de toute la guerre.

¹² Michel Goya, *La chair et l'acier*, Tallandier, Paris, 2004.

¹³ C'est la première fois que les sous-officiers subalternes, en recevant un commandement effectif sur le terrain, se voient chargés d'un rôle tactique.

les différents grands chefs militaires, la notion de front continu tenu par des masses d'infanterie appuyées par une artillerie puissante domine globalement les esprits. *A contrario*, l'emploi des chars en autonome à Berry au Bac le 16 avril 1917 n'ayant pas été un succès probant¹⁴, la doctrine en matière d'emploi des blindés se limite très rapidement à l'accompagnement d'infanterie. En dépit des nombreux écrits d'officiers novateurs qui dès les années 1920, derrière le général Estienne, prônent un emploi autonome en masse des chars, ce souvenir va s'avérer dramatique vingt ans plus tard. La France ne conçoit toujours l'emploi de ses chars qu'au rythme des formations d'infanterie qu'ils sont censés soutenir et ces chars, bientôt vieillissants, mettent un œuvre un armement d'une portée limitée à celle d'un compartiment de terrain battu par un bataillon d'infanterie.

S'agissant de l'arme aérienne, la Grande Guerre voit l'apparition de la division aérienne (DAé), capable d'appuyer au sol les grandes unités qui y manœuvrent, mais également en mesure de conduire de façon autonome des actions de bombardement dans la profondeur. Ce dilemme entre l'appui aérien direct des troupes au sol et les actions à caractère stratégique sur les arrières ennemis défendues par Douhet pollue le débat sur l'emploi de l'arme aérienne durant l'entre-deux guerres et se complique d'oppositions politiques à la suite de la création du ministère de l'Air : pour pérenniser la nouvelle armée de l'Air, il convient d'éviter tout ce qui pourrait ressembler à une subordination à l'armée de Terre et de privilégier ce que l'armée de l'Air seule peut faire... L'armée de l'Air n'a finalement ni moyens adaptés, ni doctrine d'emploi cohérente en 1939.

Enfin, la Grande Guerre est le premier conflit durant lequel les questions logistiques pèsent de tout leur poids. Si l'on peut en la matière distinguer la logistique de production (marquée par la constitution préalable à l'engagement de stocks) et celle de consommation (organisation des flux pendant la bataille visant à approvisionner la ressource ou évacuer personnels ou matériels), toutes deux se révèlent particulièrement contraignantes. La première, qui ne relève pas du domaine tactique, constitue une véritable entrave à la conduite des opérations, notamment en matière d'artillerie. La seconde, au moins sur le front occidental, a pu être progressivement surmontée grâce un maillage toujours accru des infrastructures ferrées ou routières offertes par le confinement du théâtre des opérations dans le nord et le nord-est du territoire. En revanche, sur le front d'Orient, si des flux maritimes aussi réguliers que possible à partir de la métropole permettent d'assurer la permanence des communications *inter* théâtres, celles-ci sont fortement pénalisées au niveau *intra* théâtre par la rareté des voies de communication, souvent de peu de capacité et endommagées ou détruites au cours des opérations.



La reddition d'Abdelkrim, fondateur de la République fédérée du Rif, en mai 1926.

Ayant eu à souffrir entre les deux guerres d'un magistère bleu horizon, contrepartie inévitable de la victoire et d'un rajeunissement important du haut commandement¹⁵ en 1918, l'armée française doit également surmonter toutes les difficultés morales et psychologiques de la société dans son ensemble par rapport à la guerre, la crise des classes creuses et celle des finances publiques. Malgré un tardif redressement dans une ultime phase, elle aborde donc le second conflit mondial avec une doctrine tactique qui n'est ni en phase avec les potentialités de son armement (chars et avions notamment), ni surtout cohérente

¹⁴ Quoique le groupement du commandant Bossut soit parvenu à dépasser la troisième ligne allemande. Mais, son infanterie d'accompagnement, le 151^e R.I., n'ayant pu suivre, il est contraint au repli au prix de pertes énormes.

¹⁵ En 1918, la moyenne d'âge des généraux commandant d'armées dépassait à peine 50 ans. Pétain sera vice-président du Conseil Supérieur de la Guerre jusqu'en 1931 et exercera ensuite un véritable pouvoir moral sur l'armée. Gouraud sera membre du CSG jusqu'à sa retraite en 1937 et Degoutte jusqu'en 1935 ! Debenev, major général des armées en 1918 commandera l'École de Guerre, puis le CHEM avant d'être chef d'état-major de l'armée jusqu'en 1930.

par rapport à celle de l'ennemi : l'on a pu dire que si ce sont les Français qui ont inventé les chars, simultanément avec les Britanniques, ce sont les Allemands qui leur ont donné leur doctrine d'emploi avec la *Blitzkrieg*¹⁶ : trinôme char avion et poste radio¹⁷. À force de se focaliser sur les effets du feu, la doctrine tactique française perd de vue l'avantage que procure la mobilité. Par les ambiguïtés qu'elle entretient sur ce plan, l'Instruction générale sur les grandes unités de 1936 est tout à fait significative.

Avant de subir le plus grand désastre qu'elle ait connu depuis Azincourt, l'armée française a renoué entre les deux guerres avec la guerre irrégulière en Syrie et au Maroc qui avait vu la constitution des groupes mobiles. La guerre du Rif au Maroc, donne lieu à un conflit doctrinal entre les deux maréchaux Lyautey et Pétain : fidèle à son principe de pacification par « tache d'huile » en ralliant peu à peu la population, qui permet à la fois de se satisfaire d'effectifs limités et de garantir leur sécurité, Lyautey entend ne pas y déroger pour réduire l'insurrection rifaine. *A contrario*, le maréchal Pétain, dépêché sur place par le gouvernement du Cartel, préconise le recours aux modes d'action d'une guerre classique, sans se préoccuper des inévitables dégâts collatéraux, ce qui présuppose un accroissement considérable du volume des moyens militaires engagés. Le gouvernement retient cette dernière option : ce sera « l'armée des 100 000 hommes », « *la massue pour écraser une mouche* ». Cette « querelle » entre partisans de la seule option militaire et adeptes d'une solution de pacification plus large se retrouvera dans des termes proches, en Indochine et en Algérie après la Seconde guerre mondiale, et pour des raisons similaires (dont la faiblesse chronique des effectifs du corps expéditionnaire en Indochine par rapport aux besoins sur le terrain n'est pas la moindre).



La Seconde Guerre mondiale voit le triomphe de la mobilité, mais également, ce qui est souvent occulté, un nouvel accroissement exponentiel des contraintes logistiques, lié au volume des effectifs engagés par les belligérants, au développement du nombre et des performances des systèmes d'armes et à l'augmentation des éloignements.

S'agissant de la mobilité, elle est certes due à la systématisation de la motorisation terrestre, mais réside également dans l'emploi de moyens aériens. Dès 1940 en Hollande, la *Wehrmacht*

procède aux premières opérations aéroportées d'ampleur de l'histoire. Ce procédé sera repris par les Alliés en Normandie et lors de l'opération *Market garden*. Mais, simultanément, on constate les limites d'un tel procédé mis en œuvre à grande échelle. L'opération d'Arnhem se solde par un échec du fait de l'impossibilité d'effectuer dans les délais la jonction des troupes aéroportées et celles progressant au sol. La Crète, certes conquise, devient néanmoins « *le tombeau des parachutistes allemands* ». En Normandie, la dispersion des unités larguées réduit considérablement leur efficacité. Par ailleurs, le taux de pertes de ce type d'opérations se montre très élevé. En revanche, la conception d'opérations en milieu difficile, jungle ou montagne, illustre que le succès couronne toujours les unités ayant conservé des capacités de mobilité et de rusticité : campagne de Birmanie du maréchal Slim ou campagne d'Italie du Corps expéditionnaire français, conduite par le maréchal Juin. À une autre échelle, ce facteur de mobilité constitue également la clé du succès de Leclerc lors du raid sur Koufra.

¹⁶ Sans entrer ici dans le débat suscité autour des thèses de Frieser, il est clair que l'armée française a besoin de temps pour achever sa modernisation et sa montée en puissance, alors que l'Allemagne doit vaincre rapidement.

¹⁷ Les généraux allemands disposent dans leurs véhicules de commandement des deux réseaux radio « Haut » et « Bas », alors que les Français restent fidèles aux liaisons filaires.

Concernant la logistique, la campagne de Cyrénaïque, marquée par ses incessants allers retours entre la frontière égyptienne et la Tripolitaine suffit à illustrer la tyrannie imposée par les consommations des matériels modernes au regard des élongations. La même problématique justifie les choix du haut commandement allié pour la conquête des ports de la Manche et de la mer du Nord en 1944, où les difficultés américaines de l'automne de la même année à l'approche des frontières de la Belgique et du Luxembourg. L'armée qui manœuvre au plus près de ses bases bénéficie d'un atout majeur.

Au niveau de la tactique générale, ce conflit se caractérise par le triomphe du combat interarmes et de la modularité, les *Kampfgruppen* allemands constituant tout à fait le parallèle à l'introduction des groupements au sein des divisions alliées. Cette articulation souple permet la décentralisation du combat, mais impose en contrepartie la constitution d'états-majors plus étoffés, conséquence des indispensables mesures de coordination. La distinction entre commandement et contrôle naît à cette occasion.

Enfin, ce conflit voit sinon l'apparition du moins la prise en compte formelle d'un nouvel échelon de manœuvre, intermédiaire entre les classiques niveaux tactique et stratégique : le niveau opératif. Celui-ci est induit d'une part par l'apparition de la notion de planification et de conduite interarmées des opérations dans un contexte aéroterrestre et d'autre part par celle de théâtres d'opérations indépendants, le commandant de théâtre devant détenir entre ses mains l'intégralité des attributions de commandement. Les Alliés l'ont remarquablement appliqué sur le théâtre européen en 1944-1945 par la constitution de *SHAEF*¹⁸, tandis que les Soviétiques, à une autre échelle, le mettent en œuvre sous la forme des « fronts », échelon intermédiaire entre la *STAVKA*¹⁹ et les armées. Il est d'ailleurs paradoxal de constater qu'une des raisons de l'échec allemand provient, en partie, de la non prise en compte de ce principe, alors que la notion d'« art opératif », développée dès l'entre-deux-guerres par les Soviétiques, était bien connue des chefs militaires allemands, qui en restèrent pourtant à une conception très proche de celles en vigueur au XIX^e siècle. Cette dérive trouve certainement une partie de son origine dans l'hypercentralisation du haut commandement en raison de la nature même du régime et dans l'absence de réelles innovations doctrinales allemandes : la *Kriegsakademie* formait d'excellents « techniciens » de la tactique, des « professionnels » de l'emploi des armes, pas des penseurs. Il est patent que la « jeune école blindée », illustrée par Guderian et Manstein, s'est imposée contre l'avis de la haute hiérarchie militaire, grâce à l'appui politique dont elle a pu bénéficier.



En France dès la fin du second conflit mondial, la notion de groupe mobile est remise à l'ordre du jour en Indochine, où le corps expéditionnaire est confronté à une guérilla qui évoluera progressivement vers une guerre plus classique du fait de la montée en puissance du corps de bataille ennemi, dans un milieu particulièrement hostile, la jungle ou les rizières. En revanche, en Algérie, l'armée française doit revoir toutes ses règles d'emploi : confrontée à un conflit irrégulier tant en milieu ouvert qu'en milieu urbain et devant contrôler la

population sur un territoire constitué de départements français (il ne s'agit d'ailleurs pas d'une guerre, mais « *d'opérations de maintien de l'ordre* »), l'armée doit à la fois quadriller le terrain, le

¹⁸ *Supreme Headquarters of Allied Expeditionary Forces in Europe.*

¹⁹ État-major soviétique dont l'appellation remonte à l'époque tsariste.

sanctuariser par des barrages frontaliers étanches, réduire les bandes par de vastes opérations et détruire simultanément l'organisation politico administrative rebelle. Ces deux conflits, surtout en Algérie, voient les débuts de l'aéromobilité par l'emploi intensif des hélicoptères, d'abord dans leur fonction d'évacuation sanitaire et d'aérotransport.

Le contexte de ce conflit donne lieu à de nombreuses divergences d'appréciation entre les acteurs sur le terrain : les tenants de la « *guerre psychologique* », emmenés par le colonel Lacheroy et quelques autres officiers, accordent la priorité de l'action au ralliement de la population en retournant contre elle les méthodes de la rébellion. Ils s'opposent aux partisans du « tout militaire », comme les généraux Challe ou Vanuxem qui espèrent, par de grandes opérations, « casser » les bandes rebelles et briser la révolte.



De retour en métropole et en Allemagne, dans le contexte de la guerre froide, l'armée française se recentre sur la défense des intérêts vitaux de la nation dans le cadre de la dissuasion nucléaire. Par volonté politique autant que par nécessité technique, elle est d'abord « *la grande Muette* », en charge de la mise en œuvre, et en son sein l'armée de Terre ne bénéficie plus que d'une relative priorité. La pensée tactique est alors « gelée » et toute remise en cause du dogme²⁰ sévèrement sanctionnée. Il s'agit, par une manœuvre stéréotypée, pour ne

pas dire compassée, en second échelon de l'Alliance atlantique, de contre-attaquer un ennemi peu ou prou fixé, de manière à le concentrer et en faire une cible significative pour l'application du feu nucléaire préstratégique, parfois dénommé par erreur armement nucléaire tactique avant 1983, ultime avertissement avant le déclenchement de l'apocalypse nucléaire stratégique. La manœuvre tactique est marquée par une forte intégration interarmées²¹ et une part croissante consentie à l'aéromobilité, que concrétise la création de la division aéromobile en 1984. Après la période de la Guerre froide, la guerre du Golfe en 1991, puis l'entrée en force au Kosovo en 1999 constituent, en ce qui concerne l'armée française, les deux derniers exemples d'un engagement interarmes et interarmées ayant donné lieu à une manœuvre mettant en œuvre des feux terrestres et aéroterrestres au niveau d'une brigade.

Enfin, dépassant tous les clivages, toutes les diverses avancées technologiques, et même la nature des armées considérées, la surprise a toujours constitué, et constitue, un facteur d'efficacité, de succès, rarement pris en défaut. Celle-ci s'exerce dans plusieurs domaines : ce peut être l'occultation pour l'ennemi du point d'application de l'effort ; l'application d'un nouveau mode tactique ; l'emploi d'un nouveau système d'armes ; etc. Il faut ici se souvenir que l'ennemi sait retenir les leçons de ses échecs : les Coalisés face à Napoléon I^{er} ou Giap face au CEFEO évitent de renouveler les mêmes erreurs. Un avantage technologique n'est toujours qu'éphémère et un mode tactique rapidement éventé. Il y aurait là, à traiter, toute la problématique du renseignement, « du temps de paix » comme « du temps de guerre », l'un et l'autre indispensables et complémentaires.

Et aujourd'hui ? À nouveau confrontée à la guerre au milieu des populations, se préparant à des engagements en zone urbaine et de contrôle du milieu avec des effectifs comptés, l'armée de Terre redécouvre parfois des modes d'action qu'elle a développés il y a cinquante ans et plus sur d'autres

²⁰ Voir Brossollet avec l'*Essai pour la non bataille*, le colonel Doly ou le général Copel pour l'armée de l'Air.

²¹ Les deux états-majors – terrestre 1^{ère} Armée et aérien FATAC – sont étroitement imbriqués.

théâtres. L'asymétrie des engagements, leur double aspect paradoxalement statique pour l'essentiel des troupes et extrêmement mobile pour des adversaires souvent mal identifiés, privent le chef militaire d'un ennemi clairement localisé, en mouvement vers un objectif, contre lequel concevoir sa manœuvre tactique²².

Si le contexte actuel de ces engagements ne conduit plus (pour l'instant ?) à la manœuvre de grandes unités, les commandants de sous-groupements tactiques interarmes d'aujourd'hui doivent faire preuve d'une maîtrise accrue de l'emploi de leurs moyens.

L'histoire ne se répète jamais et l'on peut trouver dans les récits du passé tous les exemples permettant d'illustrer telle ou telle thèse, mais les principes demeurent pérennes. La seule certitude que l'on puisse avoir est que, s'il n'existe aucun schéma, aucune *check-list* immédiatement applicable, aucune recette toute faite, l'application des principes de la guerre (liberté d'action, économie des moyens et concentration des efforts) et une excellente maîtrise des fondamentaux de la tactique (le renseignement, les appuis, la réserve, le choix judicieux de l'articulation) demeurent essentiels. Le général Lewal, l'un des grands restaurateurs de l'armée française après 1870-1871 et futur commandant de la jeune École supérieure de Guerre l'exprimait déjà au début de la III^e République : « *Il n'y a pas de règles certaines pour obtenir le triomphe, mais quiconque s'écarte des principes est assuré de la défaite neuf fois sur dix... L'observation des principes ne suffit pas toujours à remporter la victoire, mais elle atténue singulièrement la défaite* ».

La bonne solution résidera toujours, pour une mission donnée, dans une juste compréhension des modes d'action de son adversaire confrontés aux capacités de ses propres moyens et appliqués au terrain. Mais n'est-ce pas là la quintessence même de toute méthode de raisonnement tactique et une puissante invitation à travailler sur les cas concrets du passé ?

Ceci écrit, il n'en demeure pas moins que la question reste posée de savoir si, à l'époque où le système Scorpion nous fait entrer dans l'ère du combat infocentré, il est toujours judicieux de conserver une articulation du commandement dont les piliers, les systèmes régimentaire et divisionnaire, remontent à une époque où les ordres étaient transmis par des aides de camp à cheval.



²² Considérée comme étant « l'emploi des forces sur le champ de bataille combinant le mouvement avec le feu effectif ou potentiel et les effets immatériels pour se mettre en position favorable par rapport à l'adversaire et remplir la mission reçue. »



Le général Philippe de Hauteclocque (1902-1947), dit « Leclerc »,
le 24 août 1944 lors de la libération de Paris.



Directeur de la publication : Général Pascal FACON - CDEC - 1, place Joffre - Case 53 - 75700 PARIS SP 07
☎ secrétariat 01 44 42 51 02 - Fax secrétariat 01 44 42 81 29 • **Rédacteur en chef** : Colonel Nicolas AUBOIN,
commandant la division Doctrine ☎ 01 44 42 53 24 • **Éditeur rédactionnel** : Capitaine Soraya AQUATI •
Maquette : Madame Sonia RIVIÈRE/CDEC/DAD/PUB • **Impression - Routage** : EDIACA - 76, rue de la
Talaudière - CS 80508 - 42007 SAINT-ÉTIENNE cedex 1 ☎ 04 77 95 33 21 ou 04 77 95 33 25 •
Tirage : 300 exemplaires • **Diffusion** : CDEC/DAD/PUB ☎ 01 44 42 43 18 • **Dépôt légal** : Mars 2018 -
ISSN de la collection « Document de Doctrine » 2427-707X • La version électronique de ce document
est en ligne sur les sites Intradef du CDEC à l'adresse <http://portail-cdec.intradef.gouv.fr> • Tous droits de
reproduction réservés. La reproduction du document est soumise à l'autorisation préalable de la rédaction.

DERNIÈRES PUBLICATIONS DES LETTRES DE LA DOCTRINE

Laboratoire du Combat SCORPION
CENTRE DE DOCTRINE ET D'ENSEIGNEMENT DU COMMANDEMENT
LETTRE de la DOCTRINE n° 6

Les évolutions des structures de combat

Avant de concevoir et conduire une manœuvre, la tactique consiste à mettre les unités en ordre de bataille. Cela passe par des choix d'articulation, permettant de dériver des structures de combat à partir de structures organiques.

En la matière, les repères actuels que sont les groupements tactiques, commandés par des colonels, et les sous-groupements tactiques, commandés par des capitaines, peuvent sembler d'une évidence plénière. Et pourtant elles ne sont que le résultat des conjonctures et le fruit d'une évolution qui ne saurait être définitive. Le GTIA bataillonnaire est autant le résultat de la réduction constante des effectifs que de l'adaptation aux besoins des interventions actuelles, lesquelles relèvent plus de la « petite guerre » que de l'engagement de haute intensité. L'approche française du SGTIA, puissante, souple et très intégrée, est même une spécificité nationale que ne partagent pas tous nos alliés, loin de là.

Cette lettre ne porte pas sur les niveaux en charge de la conduite de la bataille – dont la division qui fera l'objet d'une livraison prochaine. Elle s'intéresse aux articulations très mouvantes, en redéfinition permanente, interarmes et forment un ensemble aux articulations, notion plus proche de la « Mail-Film » que du « Mail ». Quel sens donner demain au groupement tactique, notion plus proche de la « Mail-Film » que du « Mail » ? Quel sens donner demain au groupement tactique, notion plus proche de la « Mail-Film » que du « Mail » ? Quel sens donner demain au groupement tactique, notion plus proche de la « Mail-Film » que du « Mail » ?

LES ÉVOLUTIONS TECHNOLOGIQUES NOUS FORCENT-ELLES À REPENSER LES STRUCTURES DE COMBAT ?

Captain Fabrice CLEE, division Doctrine

“ Fight like a butterfly, sting like a bee. His hands can't hit what his eyes can't see. Now you see me, now you don't. George thinks he will, but I know he won't.”
Cassius Clay à la veille de son combat contre George Foreman en octobre 1974.



Dans La Tactique discutée et réduite à ses véritables principes, Paul-Gustave Joly de Maizeroy, officier et théoricien militaire français, énonça en 1773 l'axiome suivant : « Le principe fondamental de la tactique est de composer dans l'ordonnance des corps, la mobilité avec la solidité, de telle sorte qu'une ne nuise point à l'autre. Mais ce n'est point par de simples spéculations qu'on parvient à trouver de juste milieu. Pour composer un ordre parfait, aussi propre à l'action qu'à la résistance.

1 - LETTRE DE LA DOCTRINE

Laboratoire du Combat SCORPION
CENTRE DE DOCTRINE ET D'ENSEIGNEMENT DU COMMANDEMENT
LETTRE de la DOCTRINE n° 7

ÉVOLUTIONS TECHNOLOGIQUES ET SUPÉRIORITÉ TACTIQUE

Une bonne prise en compte des évolutions technologiques peut faire bouger les lignes et conditionner la supériorité tactique. Le lien entre ces deux notions est à considérer avec intérêt, aujourd'hui comme hier. Sur le fond, il s'agit de raisonner l'emploi tactique de nouvelles capacités techniques mais aussi d'envisager leur combinaison optimale avec les autres capacités existantes. A cet égard, on peut déplorer que la mise en service du char Leclerc n'ait pas renouvelé plus novatrices qui se sont heurtées au conservatisme interarmes, en dépit d'idées de développer la meilleure méthode expérimentale pour explorer des champs nouveaux, sans brider la réflexion et tout en tenant compte des réalités.

Dans ces réflexions, rien n'est jamais acquis durablement. La supériorité acquise par l'innovation tactique ne dure qu'un temps, comme l'ont montré le système de bataille napoléonien ou la guerre-éclair allemande – le temps que l'ennemi s'adapte ou innove à son tour. L'intégration tactique des évolutions technologiques est donc à remettre continuellement sur le métier de la réflexion et de l'expérimentation.

Quelles lignes peuvent maintenant faire bouger la tactique ? Quelles perspectives attendre dans le cadre du vieux triangle tactique formé par la protection, le feu et la mobilité ? À l'heure de Scorpion, l'avenir pourrait être à chercher plus du côté de la puissance, de la portée, de la résilience et de la rapidité.

Colonel Hubert LEDRANO, chef de la division Doctrine

1 - LETTRE DE LA DOCTRINE

Laboratoire du Combat SCORPION
CENTRE DE DOCTRINE ET D'ENSEIGNEMENT DU COMMANDEMENT
LETTRE de la DOCTRINE n° 8

LE COMBAT SCORPION

Le laboratoire du combat Scorpion (LCS) fédère les énergies pour développer une vision commune de l'emploi de Scorpion. Lancé le 13 octobre 2015 et présenté officiellement le 21 février 2017, il a exploité plus de deux ans de travaux d'études et de réflexion, et conduit depuis 2014 sept expérimentations tactiques grâce à la simulation.

La doctrine exploratoire du GTIA Scorpion est le fruit du travail collaboratif conduit au sein du réseau doctrinal Scorpion. Cette lettre de la doctrine présente les grandes lignes de ce document et synthétise une partie des problématiques, constituant la base des travaux à venir du LCS.

Cette doctrine exploratoire n'est pas définitive et a vocation à évoluer. Certaines hypothèses restent à approfondir, notamment celles ayant trait à la résilience ou à l'interopérabilité. Par ailleurs, une doctrine ne saurait être validée sans être passée à l'épreuve du terrain – ce sera le rôle confié à la FECS à Mailly mais aussi des premières unités qui seront engagées avec leurs nouveaux équipements.

Scorpion ne révolutionnera probablement pas la tactique. Les fondamentaux demeureront. Mais ce peut être l'occasion de redécouvrir une partie d'elle, au fil de renforcer l'agilité tactique et l'apogée de la manœuvre qui ont assuré le succès des armées de la France.

Général de division Antoine WINDECK

1 - LETTRE DE LA DOCTRINE

Laboratoire du Combat SCORPION
CENTRE DE DOCTRINE ET D'ENSEIGNEMENT DU COMMANDEMENT
LETTRE de la DOCTRINE n° 9

LES PRINCIPES DE LA GUERRE : CLARIFICATION SÉMANTIQUE, POINT DE SITUATION ET CADRE DE DÉPART POUR DE NOUVELLES RÉFLEXIONS DOCTRINALES

La doctrine de l'armée de Terre est une mission vivante, très loin d'être figée, ancrée dans notre histoire militaire, nourrie par les enseignements acquis et tournés vers le futur champ de bataille. Son but est et demeure inébranlable : permettre aux forces de répondre efficacement aux défis opérationnels actuels et préparer la guerre de demain.

La prise en compte du nouveau contexte stratégique et l'intégration immédiate des nouvelles capacités dans le programme SCORPION imposent au Centre de doctrine et d'enseignement du combat de poursuivre les réflexions et de conduire les études doctrinales et d'enseignement des fonctions tactiques en opérations. Les enseignements tirés des engagements récents et les travaux de recherche conduits ces dernières années, soulignent l'urgence de clarifier les notions de l'engagement, du feu et de la mobilité, de remettre l'accent sur la puissance, la portée, la résilience et la rapidité.

Des réflexions très larges, portant à la fois sur les nouvelles formes de continuité, mais aussi sur l'engagement dans toutes les dimensions des unités des forces terrestres, doivent nous amener à reconsidérer l'ensemble des principes actuellement communément admis comme évidents. Elles doivent aussi nous pousser à enrichir les évolutions de la manœuvre induites par ces nouvelles doctrines. Pour toutes ces raisons, il faut relire Foch et questionner son héritage. Cette lettre de la doctrine a pour ambition de clarifier et de mettre en perspective les principes de la guerre tels que définis par l'ancien directeur de l'École de Guerre. L'influence de sa pensée militaire restera forte. Cela ne signifie pas que l'on puisse ignorer les réflexions tactiques du temps présent. Mais Foch a laissé un héritage précieux. Intégrer la pertinence de ces principes est le devoir de chaque génération qui poursuit les réflexions et travaux doctrinaux, prépare les victoires ou les défaites de la génération suivante.

C'est un impératif préalable aux travaux actuels visant à actualiser le cadre conceptuel de l'emploi des forces terrestres.

Bonne lecture.

Général Pascal FACON

1 - LETTRE DE LA DOCTRINE